

« Bien que tous nos renseignements soient faux, nous ne les garantissons pas. » Erik Satie

ÉCHO # 35

MEA CULPA + MEA FELICITA

The Museum of Everything,

14 bd Raspail 75007 Paris.
Jusqu'au 16 décembre 2012,
du mercredi au dimanche
de 12h à 20h.

COMMENÇONS PAR UNE SÉANCE d'autocritique. En effet, alors que samedi dernier, je passais devant le 14 du boulevard Raspail, deux jeunes gommeux bien mis sur eux faisaient la retape pour qu'on entre sous un porche où se tenait une exposition. Tout était fait de bric et de broc, panneau de bois de récupération avec texte écrit à la main, etc. Je me suis dit que c'était encore un squat genre celui de la rue de Rivoli qui s'exhibait. Pris en flagrant délit d'absence de curiosité alors que je passe mon temps à fustiger celle-ci même dans le « milieu de l'art ». Je m'éloignais donc, avec le mépris d'un imbécile qui se la pète. Le lendemain, Christophe Bonacorsi¹, un camarade artiste bien moins con que moi (c'est pas compliqué, saurez-vous dire avec justesse) me demanda si j'avais été visiter l'exposition d'art brut du 14 boulevard Raspail... J'ai pesté toute la journée contre le crétin qui habite mon corps d'athlète et me voici donc, misérable et penaud, à relater une des plus importantes et édifiantes expositions qu'il m'ait été donné à voir. Pour l'anecdote, lorsque je trainais, ce fameux samedi, boulevard Raspail, je cherchais une monture pour la nouvelle paire de lunettes de vue que je dois faire fabriquer...

Dans une ancienne école catholique de style anglais ou flamand, un rassemblement prodigieux d'œuvres de l'art brut est exposé brutalement dans ces espaces bruts où rien n'a été touché. C'est en friche – ce que le Palais de Tokyo a toujours voulu reproduire avec son fantôme d'art à la *bonne franquette*, mais qu'il n'a jamais réussi à réaliser, faute d'esprit et de sincérité, très probablement. On a l'art qu'on mérite, merde quoi.

Ça commence très fort avec une salle de Darger (on ne le présente plus) qui, rappelons-le a vingt ans de moins qu'un certain Winsor McCay dont il a certainement

1. Pour les curieux, justement, allez donc visiter son facebookue et, encore mieux, son atelier : <https://fr-fr.facebook.com/christophe.bonacorsi>



Fig. 1 – Un « Henry Darger » piqué sur un site internet qui me vaudra la saisie de tous mes biens et ceux de mes descendants qui peuvent toujours refuser l'héritage, après tout. Donc pas de titre, pas de lieu de conservation, rien.



Fig. 2 – Winsor McCay, détail d'une planche parue dans le *New York Herald*. Idem fig. 1 pour provenance.

apprécié les pages du *New York Herald* dans lequel il publiait les aventures pré-surréalistes de *Little Nemo in Slumberland*. Si ce n'est que Darger pousse le bouchon encore un peu plus loin et parvient à sérieusement foutre les miquettes.

Un certain Morton Bartlett crée des poupées en volume qui ne sont pas très éloignées de l'univers étrange et malsain de Darger. Il les habille et leur donne des poses dérangeantes. Deux têtes chauves de jeunes filles, sans oreilles, posée côte à côte sont impressionnantes de puissance, l'une avec les yeux ouverts et l'autre, fermés. Elles auraient parfaitement trouvé leur place au sein de l'autre exposition prodigieuse sise au Grand Palais il y a maintenant vingt ans: *L'Âme au corps*, sortie du cerveau supérieur

de Monsieur Jean Clair, pris par certains pour ce qu'ils voudraient qu'il soit et non pour ce qu'il est – doit-on être obligé de s'intéresser, de connaître et de louer l'art contemporain, comme il n'y a pas si longtemps, il fallait afficher sa croyance illimitée en un Dieu catholique et apostolique sous peine de mille maux ?

Nous pouvons constater que, dans le domaine de l'art brut, on retient plus facilement les œuvres. Le nom des artistes importe finalement peu – *a contrario* de l'art normalisé. Certes, au bout d'un certain temps de proximité, on peut attribuer certaines œuvres, mais la force constitutionnelle de ces œuvres souvent à la limite du chamanisme gomme l'individualité de leurs créateurs. Comme les anonymes du Moyen



Fig. 3 – Un « Guo Fengyi » gaulé sur le site de la Galerie Christian Berst qui en recèle des kilos dans son sous-sol (code d'accès 20154B, porte de cave n° 5, la clé est dans la fente à gauche rebouchée avec du sopalin).

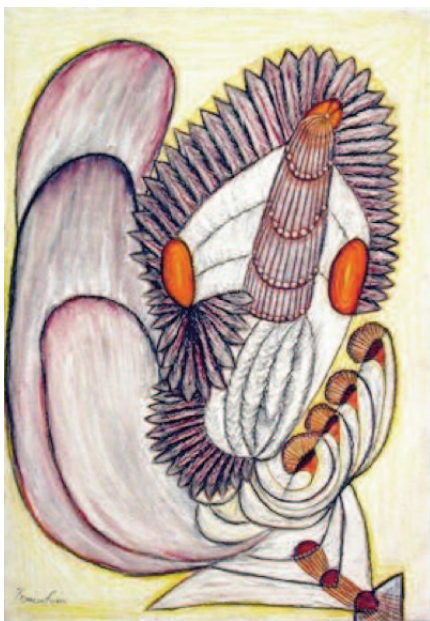


Fig. 4 – La provenance de la reproduction de ce Anna Zemankova est tout aussi douteuse. Et tout aussi peu documentée.

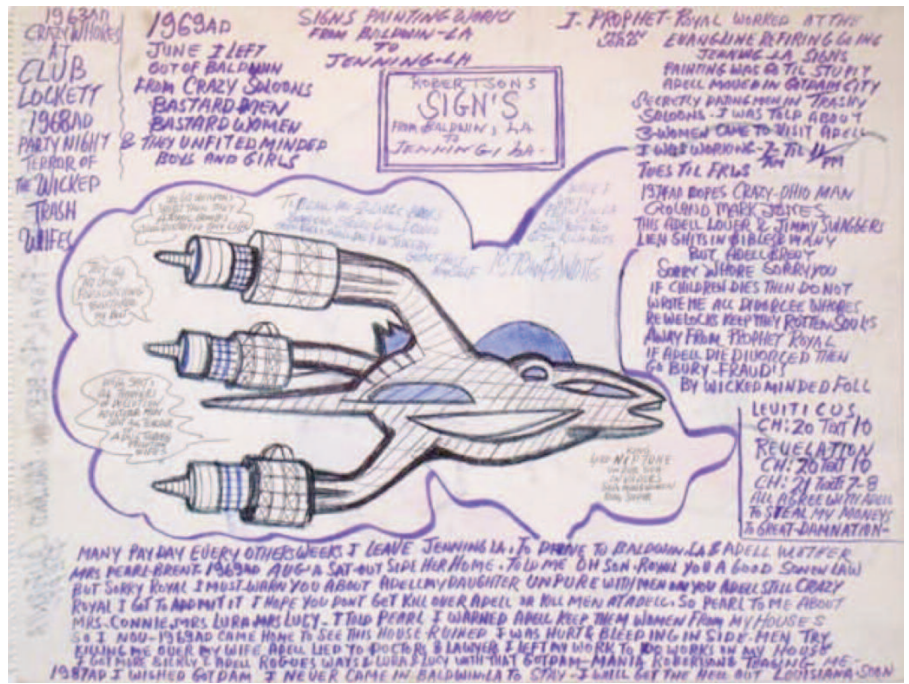


Fig. 5 – Merci, Christian, de ne pas m'en vouloir, j'ai aussi gaulé un Royal Robertson, mais c'est pour la bonne cause, Vieux.

Âge, sculpteurs magnifiques de chapiteaux, ces peintres de grottes préhistoriques ou ces fabricants de masques et parures océaniques, africaines ou Yupik.

Toutes les œuvres exposées au *Museum of Everything* ne sont pas du même niveau, mais majoritairement, on est totalement bluffé. Citons à l'arrache – je ne décris sciemment pas trop pour inciter à s'y rendre d'urgence – George Widener et ses chroniques de désastres; Anna Zemankova et ses végétaux *blossfeldiens*; Karl Josef Rädler et ses portraits hésitant entre l'enluminure ou le panneau sur bois de l'*early Renaissance italienne*; le splendide Royal Robertson (une de mes idoles) peintre d'enseignes en retraite avec ses dessins *borderline* empruntés de l'obsession des infidélités à répétition de sa femme et de visions futuristes extravagantes; l'inquiétant Aleksander P. Lobanov totalement obsédé par les armes à feu qu'il dessinent avec la précision d'un armurier; et enfin, la sublime et tétanisante Guo Fengyi, ouvrière dans une usine de caoutchouc en Chine, disparue en 2010 qui, après une initiation à la médecine *Qi-gong*, eut accès à une bouleversante spiritualité qu'elle n'aura cesse de coucher sur de grandes feuilles de papier au moyen d'un art spectral peuplé de figures imaginaires, sortes de *Yōkais* – bien que ce terme soit exclusivement japonais. Ayant un goût très modéré pour l'art chinois qu'on nous déverse dans les foires d'art contemporain, Guo Fengyi prouve que ce n'est pas dans ce qui est promu par les institutions chinoises et françaises qu'il faut se fier – si tant est qu'on n'en était pas conscient, depuis le

temps que les institutions se plantent avec une allégresse et une constance qu'il faut quand même saluer ici.

Des expositions singulières comme celles-ci ne sont pas courantes sur une décennie, alors, un conseil, ne la ratez pas. Il reste très exactement 20 jours pour s'y rendre – ce n'est ouvert que du mercredi au dimanche.

P. S. : Aucune des œuvres reproduites n'est exposée dans *The Museum of Everything*. D'autre part, j'en profite pour signaler que *La Fondation abdc* de Montreuil-sous-Bois recellant elle aussi au moins autant de trésors de l'art brut, est consultable sur internet. On peut même la visiter sur rendez-vous et elle n'a rien, mais alors rien à envier à ce *Museum* anglais.

<http://www.abcd-artbrut.net/spip.php?article1074>

Félix Thiollier, Musée d'Orsay,
Jusqu'au 10 mars 2013
et **François-Auguste Ravier**
& **Félix Thiollier,**
Galerie Michelle Chomette
24, rue Beaubourg 75003 Paris
jusqu'au 22 décembre 2012

D'abord, il faut avoir un certain goût pour la photographie du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle: Félix Thiollier est né en 1842 et disparaît en 1914. Ensuite, il faut avoir une certaine attirance pour la contemplation des paysages particuliers de la région du Forez.

Il n'empêche, après ces précautions d'usage, on se trouve devant l'œuvre d'un extraordinaire photographe qui affectionne les ciels sous lesquels des compositions de paysages arrêtés dans leur calme par l'instant